

Il n'y a pas deux amours

Guy LAFON, *Il n'y a pas deux amours*. École de Lecture, Nice, 1994, 57 pages.

Tout au long de ce bel opuscule, original et dense, se poursuit avec ardeur un dialogue (intérieur ? extérieur ?) entre « l'un » et « l'autre » - ni deux, ni plusieurs - unis par la vérité d'un amour qui est déjà entre eux pour qu'ils le cherchent encore : énigme de savoir qui parle donc ici (l'auteur ?) ? Bien plutôt, éloge insistant du singulier où vient se dire ce que c'est qu'aimer, qui nous aimons quand nous aimons et surtout qui nous aime (p. 2). Texte chrétien - et donc fraternel à tout homme - s'il en est : si l'amour (ne) se décline (qu') au singulier, c'est qu'il y a Jésus-Christ, Celui en qui et à partir de qui chacun peut aimer tous les autres de façon toujours unique. G. Lafon décrit ici avec force Jésus comme Celui qui enveloppe notre oui au Père dans le sien, et comme Celui dont nous enveloppons nous-mêmes le « propre » oui lorsque nous le commémorons ensemble. En Lui et à partir de Lui, l'amour parle, non pas dans les consciences (où ne règne que le temps) mais bien dans les corps, les corps que nous formons, là où s'inscrit l'histoire, la vraie, notre histoire humaine.

Nul risque, ici de fusion ou de confusion : d'une part, dans cette histoire, nous demeurons au cœur d'un rapport de création où personne ne ressemble à personne, au point que tout un chacun peut paradoxalement s'unir, par « ressemblance de transformation » (Jean de la Croix) au Dieu qui ne fait nombre avec personne, ce Dieu que nul ne peut nommer, ce « Père de Jésus-Christ à qui nous disons notre oui en recevant le sien » (p. 25). Et d'autre part, dans cette « histoire du oui », s'il n'y a pas deux amours, il y a bien deux commandements pour diriger notre façon d'aimer (cf. Mt 22,36). Et si le second est semblable au premier, c'est pour que l'on sache toujours, avec toute l'intensité requise, portée « à la plus haute puissance », (p. 50) aller vers « le prochain qui porte un nom et un visage » et découvrir qu'en lui « c'est encore Dieu que nous aimons, tout en aimant quelqu'un qui n'est pas Dieu, qui ne peut pas être Dieu » (p. 51).

On le voit, ce texte allègre et constamment inventif, distribué en trois courts chapitres bien articulés l'un à l'autre, tissé de références familières à l'auteur, célèbre l'éloge du singulier. Il désigne ainsi le chemin d'une paix universelle que le singulier a de quoi instituer, là où le particulier qui partage, isole, exclut, est toujours menacé de devenir foyer de violence. Au terme du parcours, G. Lafon peut alors nous inviter non à pas tant à « retirer l'échelle » - échelle des valeurs, celles du haut et celles du bas, comme l'on dit - mais, bien plus radicalement encore, à faire en sorte qu'elle soit tout simplement perdue. Du fait qu'il y a Jésus-Christ, en effet, l'échelle a disparu : chacun peut maintenant aimer en personne tous les autres, singulièrement.

Joseph CAILLOT

Tiré d'une revue encore à identifier, pp.143-144